

CHAPITRE PREMIER

Le Nevada comprend avant tout de hautes montagnes tant à ses frontières occidentales qu'orientales. La partie nord-ouest de cet Etat est un désert. Le climat y est sec avec très peu de pluies ; les précipitations annuelles sont de l'ordre de 150 mm. L'hiver est très froid dans la montagne mais très doux dans la région désertique. L'été est frais et sec dans la montagne, mais très chaud dans la région désertique.

Jamie Jenkins essuya ses lunettes que sa propre sueur embuait, s'épongea le front et le cou, décolla son dos littéralement soudé au dossier du fauteuil de la Ford, et alluma une cigarette mentholée. Jenkins venait de Great Falls, Montana, et n'était pas habitué à une pareille chaleur. On était au mois d'août 1967. Le guide touristique que lisait Jenkins disait que l'été était très chaud dans la région désertique. En fait c'était un vrai chaudron de sorcières !

Jenkins leva les yeux, observa sa femme qui filma le désert à quelques mètres de la voiture. Exactement le genre d'idées biscornues qu'avait Carole ! La Route 50 s'étendait à perte de vue entre Reno et Austin et il n'y avait strictement rien à filmer que quelques cactées aux allures fantomatiques. Au point de vue couleurs, peut-être que cela donnerait quelque chose, mais Jenkins en doutait franchement.

– Alors, lança-t-il avec la douceur d'un homme qui crève la soif, c'est fini ce cinéma ?

Carole se retourna. Elle filma ce sacré désert du diable au téléobjectif ! Jenkins en eut le souffle coupé !

– Viens voir, chéri, fit-elle aimablement, il y a un truc rigolo là-bas, dans le fond...

– Tu l'as filmé ?

– Oui.

– Bon, alors je regarderai ça à l'ombre, au frais, avec un verre de soda glacé à portée de la main. Allez, viens !

Carole s'approcha en dandinant. Elle était très jolie et Jamie l'aimait toujours passionnément. Surtout quand elle se dandinait comme cela...

– Viens voir, Jamie, je t'assure que c'est extraordinaire !

– Ecoute, mon chou, j'ai chaud...

– Le désert brûle !

Il éclata de rire, se tapa sur les cuisses, parvint à dire :

– Depuis que nous sommes arrêtés, c'est précisément ce que je tente de te faire comprendre ! Le désert brûle et, moi, je fonds comme une motte de beurre ! Monte dans cette bagnole, mon chou, je t'offre un verre de ce que tu voudras dans le plus chic bistrot de Reno. OK ?

Carole fronça son joli petit nez, plissa les lèvres d'un air boudeur et dit :

– Tu n'est pas curieux, Jamie, c'est ce que je te reproche.

– Ecoute, mon chou, je vends des aspirateurs toute l'année à des gens qui n'en ont pas besoin. Il faut que je sois perpétuellement curieux pour savoir qui dans leur entourage n'a pas encore d'aspirateur. En ce moment, je suis en vacances et je ne suis pas curieux ! Par contre, j'ai soif.

– Enfin, s'emporta Carole, je te dis que le désert brûle et tu restes insensible ! Comment un amalgame de pierres et de sable peut-il brûler ?

– Je ne sais pas et je m'en balance, martela-t-il furieusement, et si tu ne montes pas tout de suite je te laisse en plein sur cette route pourrie !

– Jamie !

Elle tourna brusquement les talons et s'en alla d'un pas vif vers Reno. Voilà, elle faisait encore un caprice ! Jenkins rugit, lança le moteur, la rattrapa et hurla :

– Complètement fissurée ! Elle voit du feu dans le désert et veut rentrer à pied à Reno ! Carole ! Remonte immédiatement dans la voiture !

– Non ! tu peux partir, je rentrerai en stop !

Inquiet, il regarda devant, puis derrière, ne vit pas une seule voiture à l'horizon, et dit :

– OK, à ce soir !

Il accéléra et la Ford bondit en soulevant un nuage de poussière. Jenkins roula un instant en fulminant tout seul.

– Je vais lui faire voir ! Ah ! Elle me prend pour une pomme !... Non, sans blague !... D'ici qu'elle arrive à Reno, j'aurai le temps de prendre une cuite carabinée ! Ah ! Rira bien qui rira le dernier !

Il parcourut un mile à toute vitesse, leva insensiblement le pied, finit par s'arrêter complètement. Loin derrière, la silhouette de Carole avançait courageusement... Mais, encore plus loin, un filet de poussière annonçait qu'une voiture s'amenait à fond de train !

Jenkins effectua un foudroyant demi-tour. Il n'avait pas envie que n'importe quel type charge Carole dans son tacot !

Il arriva sur place bon premier, tourna de nouveau, ouvrit la portière droite et dit :

– Monte, mon chou, il fait trop chaud pour marcher sous le soleil...

Elle ne le regarda pas, ne lui répondit pas, continua d'avancer comme si de rien n'était. Dans son rétro, Jenkins voyait que la voiture ennemie se rapprochait rapidement.

– Si tu fais du stop, menaçait-il, je divorce ! A Reno, on fait ça en deux coups de cuiller à pot !

Elle lui jeta un regard dédaigneux, contourna la Ford, traversa la chaussée et se remit en marche dans la direction d'Austin... Du coup, il sauta à terre, piqua un sprint et lui agrippa solidement le bras.

– Ecoute, Carole, dit-il d'une voix blanche, ne me pousse pas à bout !

Ils n'étaient mariés que depuis six mois, et la moindre dispute tournait encore à la tragédie.

– Tu ne m'aimes plus, souffla-t-elle, les dents soudées sur une immense détresse.

– Moi ! Ben m... alors !

Elle lui fit face, les yeux brillant de larmes.

– Ne sois pas grossier, Jamie, dit-elle tristement.

A cet instant, la voiture passa en faisant hurler son avertisseur en guise de salut, et ils disparurent tous deux dans un nuage épais. Lorsque la poussière retomba, ils étaient dans les bras l'un de l'autre et toussaient à fendre l'âme.

C'était vraiment grotesque.

Jenkins cracha, brossa ses vêtements de la main, toussa encore longuement, et décida :

– Allez, viens, nous avons assez fait les gosses.

Elle se serra contre lui, l'embrassa.

– Merci, Jamie, je savais que tu finirais par venir voir ce feu !

Ce n'était pas du tout ce qu'il avait voulu dire, mais il renonça à discuter plus longtemps. Après tout, il était l'aîné, et puisque quelqu'un devait céder...

– Bon, où est-il ce feu ? On ne voit même pas de fumée !

– Justement ! s'excita-t-elle, c'est cela qui est fantastique ! Le désert brûle en un seul point, comme s'il crachait un jet de pétrole enflammé ! Mais, il n'y a personne autour...

– Je ne vois rien...

– Avec le téléobjectif, conseilla-t-elle ravie.

Il s'empara de la caméra horriblement alourdie par le télé f = 1000 mm (il s'était toujours demandé comment Carole pouvait trimbaler un machin pareil avec le sourire) et braqua l'ensemble vers le nord.

– Il n'y a rien, dit-il au bout de trois secondes.

– Tu es formidable ! Si tu ne trouves pas du premier coup, tu abandonnes ! C'est comme pour tes chaussettes !

Il la dévisagea froidement.

– On ne va pas recommencer, non ?

Quelque fois, lorsqu'il prenait ce ton, ça marchait. Cette fois, Carole marcha.

– Nous ne recommençons pas, mon chéri, mais j'aimerais que tu voies ce feu. Veux-tu suivre mon doigt ?

Il suivit son doigt, vit à l'œil nu un petit point rouge qui scintillait entre les dunes.

– C'est ça ton feu ?

– Maintenant, Jamie, regarde dans le viseur, dit-elle gentiment.

Il braqua la caméra vers l'endroit repéré, vit effectivement une flamme qui montait du sol, droite et continue comme la flamme d'une bougie dans une pièce sans courant d'air.

– C'est bizarre, dit-il.

– Ah ! Tu vois !

– Inexplicable, ce truc...

- Je te l'avais dit ! Quand je pense que tu étais prêt à divorcer à cause de ton stupide entêtement !
 - C'est bon, dit-il lointain, j'ai eu tort... Je me demande ce qui se passe là-bas ?
- A présent, il était beaucoup plus intrigué que sa femme.
- On n'a jamais vu ça, Carole... Si nous allions y faire un tour en voiture.
 - Tu exagères, dit-elle tentée, la voiture refusera d'avancer sur ce terrain.
 - Essayons. Si cela devient trop difficile, nous poursuivrons à pied. Le feu se trouve à quelle distance ?

- Un mile, peut-être moins. Vrai, que tu veux y aller ?
Il ne répondit pas immédiatement, grommela entre ses dents quelque chose qu'elle ne comprit pas.

- Qu'est-ce qu'il y a, Jamie ?
 - C'est drôle, j'ai l'impression que la flamme est un peu plus large que tout à l'heure, dit-il tendu.
- Dans ce désert ! C'est incroyable !

Le bruit d'un moteur leur parvint. Ils regardèrent dans la direction de Reno. Une voiture s'approchait rapidement. Elle ralentit, stoppa à leur hauteur. Le conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années, baissa sa vitre et dit :

- Je suis passé à l'instant, puis en vous voyant sur le bord de la route j'ai pensé que vous étiez peut-être en panne. Mais, je crois que tout va bien, hey ?

Jamie Jenkins ne pouvait être jaloux de ce croulant.

- Merci, fit-il aimablement, nous regardions juste ce désert qui brûle...
- Pardon ?
- Descendez et venez voir ça ! Je vous jure que ça vaut le coup d'œil !

L'homme ouvrit sa portière, descendit, regarda et ne vit naturellement rien. Il le dit. Jenkins lui passa la caméra en indiquant où il fallait regarder et l'autre sursauta.

- Bon Dieu ! s'exclama-t-il, foi de Schindler, depuis dix ans que j'habite le pays, je n'ai jamais assisté à un pareil phénomène !

Il baissa la caméra, regarda à l'œil nu et constata :

- Pas un brin de fumée. C'est comme du pétrole en feu !
- Ah ! triompha Carole, je disais la même chose à mon mari il y a un instant !
- L'ennui, fit Schindler, c'est qu'il n'y a pas de pétrole dans cette région... Je me demande si nous ne sommes pas victimes d'un mirage ?

- Un mirage ?

- Oui, les nuages reflètent des rayons lumineux, si bien que nous pouvons parfaitement voir ici un feu qui brûle probablement à plusieurs miles. Seulement, d'après ce que j'en sais, ce phénomène d'optique produit des images renversées. Or, le feu que nous distinguons est tout à fait à sa place.

Il se mordilla les lèvres et ajouta :

- Avant de prévenir la police, il faudrait aller vérifier...
- Justement, fit Jenkins, nous venions d'en parler lorsque vous êtes arrivé.
- OK, allons-y tous, proposa Schindler. D'un coup de voiture c'est facile...
- On peut rouler là-dessus ? demanda Carole.

- Naturellement ! Il y a du sable en surface sur environ dix centimètres, mais en dessous, ce n'est que de la caillasse. Voulez-vous que nous prenions ma voiture ?

- D'accord, accepta Jenkins.

Carole monta à l'arrière et son mari s'installa à côté de Schindler qui démarra, coupa la route, et engagea son véhicule dans le désert. La voiture se comportait honorablement malgré quelques dérapages et atteignit assez vite une dune.

- A présent, dit Carole, la route est barrée.
- Je vais essayer de passer, décida Schindler.

- Si j'étais vous, fit Jenkins, j'y regarderais à deux fois. Le sable est épais en cet endroit et votre voiture risque de s'ensabler. D'ailleurs, nous pouvons continuer à pied. Voyez, le feu n'est plus qu'à un demi-mile.

Schindler hésita, finit par descendre pour avoir une vue plus nette du paysage qui l'entourait. Les flammes étaient encore loin. Néanmoins, on les distinguait à l'œil nu et l'effet était saisissant. L'endroit où le feu sévissait avait l'aspect d'un plateau. Quelques cactées le bordaient, mais à distance. En fait, on avait le sentiment que ce bout de sable mêlé de pierraille avait été spécialement préparé par la nature pour qu'il s'y produisît, un jour, un événement extraordinaire.

- Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, dit Schindler, mais j'ai l'impression que le feu s'est étendu.

– J'en ai fait la remarque à ma femme peu avant que vous n'arriviez, fit Jenkins.

Son ton était sérieux, presque grave. Inconsciemment, il pressentait une menace, mais ne l'aurait bien entendu avoué pour rien au monde. Pourtant, sa façon de s'exprimer influença les deux autres, au point qu'un long silence plana sur le petit groupe.

Ils restaient plantés sur la dune molle, regardant fixement ce feu implacable, et un malaise étrange les gagnait insensiblement. Carole se ressaisit la première. Elle était la plus jeune et réagissait plus rapidement, peut-être parce qu'elle ne cherchait pas à comprendre.

– Alors, nous prenons racine ? Je croyais que nous devions nous approcher...

Les hommes n'aiment pas qu'une femme prenne l'initiative des opérations quand l'affaire relève de leur compétence.

– Laissons la voiture où elle est, proposa Jenkins, ce sera plus prudent.

– OK ! dit simplement Schindler.

Ils se mirent en marche, trouvèrent un terrain plus solide et progressèrent rapidement. Tout en avançant, ils observaient les flammes qui jaillissaient du sol, avec une régularité telle qu'on aurait pu croire qu'elles étaient produites par un brûleur de réchaud à gaz. En outre, elles s'étendaient visiblement de minute en minute, sans hâte, à la façon d'une mécanique bien réglée.

– Je n'irai pas plus loin, fit Schindler.

– Pourquoi ? s'enquit Jenkins en cachant sa satisfaction.

– Les flammes décrivent un demi-cercle... Oh ! Regardez !

Une petite flamme venait de s'étaler, rampait vers eux en zigzaguant vivement entre les cailloux.

– Mon Dieu ! lâcha Carole, on dirait que le feu nous a sentis et qu'il essaye de nous chasser !

C'était grotesque, mais aucun des deux hommes ne commenta.

La flamme arrivait en se tordant, traçait une longue traînée haute d'environ 60 centimètres, décrivait un rapide mouvement d'encerclement.

– Partons ! jeta Schindler, tout ceci n'est pas naturel !

Ils tournèrent brusquement les talons, se trouvèrent devant une autre traînée de flammes qui n'était pas là un instant auparavant.

– Seigneur ! cria Carole, nous sommes cernés par le feu !

Elle bondit de côté car une flamme venait de naître entre ses jambes, retomba sur une autre flamme, trébucha et s'abattit en hurlant dans le brasier. Son mari tenta de la rejoindre, recula sous la morsure des flammes, se heurta à Schindler dont les vêtements brûlaient et qui hurlait horriblement, puis il s'écroula à son tour et sombra dans une douleur fantastique.

CHAPITRE II

Anita Perez était danseuse nue dans une boîte de Reno. Elle commençait son travail à 20 heures, en sortait à 4 heures du matin. Pendant huit heures, six jours par semaine, elle respirait l'air vicié du cabaret, les odeurs de sueurs, d'alcool, de tabac, et ne tenait le coup que parce qu'elle s'aérait les poumons en allant faire de la marche le long du lac Walker.

Ce jour-là, Anita effectua sa promenade habituelle avec moins d'entrain que de coutume. Elle était dans une mauvaise période, souffrait légèrement du ventre, puis la chaleur était vraiment intolérable. Elle revint à sa voiture, ôta son survêtement, enfila sa jupe et un corsage et s'installa derrière le volant.

Comme la pendulette du tableau de bord n'indiquait que 16 heures, elle décida de faire une petite virée. En ouvrant toutes les glaces et en roulant vite, elle pourrait se faire un peu d'air.

Elle dévala à toute allure la Route 95, vira en bas sur la 50, appuya de nouveau sur l'accélérateur. Anita adorait la vitesse, mais savait être prudente lorsque les circonstances l'exigeaient. Elle leva donc le pied en apercevant une voiture curieusement garée sur la chaussée alors que la place ne manquait pas plus loin, la dépassa en s'écartant légèrement, fut surprise de voir qu'elle était vide et qu'il n'y avait personne aux environs immédiats.

Elle stoppa, revint en marche arrière, se gara devant la Ford des Jenkins, puis descendit. Elle n'était pas spécialement curieuse et réagissait normalement parce que la situation présentait un caractère anormal.

Ici, c'était le désert. Un désert est toujours inquiétant, même si une route bien goudronnée le traverse. Anita avait déjà entendu parler de voyageurs tombés en panne entre Reno et Austin. Ils n'étaient pas morts de soif, comme au bon vieux temps de la conquête de l'Ouest, mais s'étaient quand même traînés sur plusieurs miles avant d'être ramassés par une des patrouilles de la sécurité routière.

Ce qui était curieux, c'était que la voiture avait le capot tourné dans la direction de Reno. Or, Anita venait précisément de cette direction et n'avait vu aucun piéton. Si le propriétaire de la Ford avait eu un pépin mécanique, le bon sens l'aurait évidemment guidé vers la ville la plus proche, c'est-à-dire Reno.

Anita examina la voiture, y grimpa, lança le moteur et avança d'un mètre sans difficulté. Donc, il ne s'agissait pas d'une panne. Elle sauta à terre, mit sa main en visière et observa le désert. Aussi loin que sa vue portait, elle ne distinguait pas âme qui vive. Par contre, elle repéra très facilement la voiture de Schindler immobile au pied de la dune.

Elle revint à la Ford, actionna cinq ou six fois l'avertisseur de route pour attirer l'attention, mais personne ne se montra ni ne lui répondit de l'autre voiture.

Si Anita n'avait pas eu mal au ventre, elle aurait certainement été voir si l'autre voiture était occupée. Dans le cas présent, elle remonta dans sa Chrysler, vira sèchement et se mit à foncer vers Reno. Son intention était de prévenir la police.

La voiture s'amena tranquillement sur le coup des 18 heures. Elle contenait deux *cops* que cette balade en dehors de la ville enchantait par une telle chaleur, et qui n'étaient pas le moins du monde pressés de rentrer.

– On devrait pas aller un peu plus vite ? fit Walker.

– Quoi, il n'y a pas le feu, non ? On dirait que t'es payé aux pièces ! Quand tu seras, comme moi, à trois ans de la retraite, il y a longtemps que t'auras compris ! Que tu ailles vite ou doucement, la somme qu'on te file à la fin du mois ne bouge pas d'un poil...

Curtiss était un vieux de la vieille et c'était pourquoi on lui avait collé le jeune Walker pour équipier.

– Dis donc, fit Walker, cette Anita Perez, hey !

– Quoi, hey ?

– Elle est drôlement bien roulée !

– Quand tu auras mon âge, attaque Curtiss, tu...

– Ça va, pépé, écrase ! J'ai pas ton âge, et même si j'avais ton âge, j'aurais encore envie de coucher avec les filles. Tu vas pas me faire croire que...

Curtiss l'interrompit d'un simple claquement de langue et dit avec énormément de dignité :

– Un peu de respect, tu veux ? D'abord, cette Anita Perez, c'est pas du mouton pour ton serin.

– Oh ! Alors là...

Curtiss lui dédia un coup d'œil sévère.

– Tu es marié depuis combien de temps, Walker ?

– Deux ans, mais ça n'a rien à voir avec Anita Perez. Ma femme est trop grasse. Quand il fait chaud comme aujourd'hui, sa graisse fond dans le lit et sa peau devient collante. Je n'ai jamais supporté ce truc.

– Dis-lui de maigrir...

– Elle s'en fiche !

Il baissa la voix, comme s'il allait annoncer une chose honteuse et murmura :

– Elle ne pense qu'aux gâteaux. C'est fou ce qu'elle peut manger comme pâtisserie ! La nuit, elle se lève et ouvre le frigo, soi-disant pour boire un verre de lait, mais j'entends les clappements de sa bouche pendant qu'elle se tape des *twinkies* !¹ Tu crois que c'est pas une maladie, Curtiss ?

– Peut-être, mais ce n'est pas une raison suffisante pour tromper ta femme comme tu le fais. Quand elle aura un bébé, il se pourrait qu'elle devienne mince comme un fil.

– Ou qu'elle grossisse encore plus !

– Possible, fit cruellement Curtiss. Tiens ! Voilà la Ford dont parlait Anita Perez.

– Ouais ! Et l'autre bagnole est encore là-bas...

Curtiss arrêta sa voiture de patrouille sur le bas-côté, descendit et dégagea ses jumelles de leur étui. Il les régla sur la voiture de Schindler et grogna :

– Vide aussi... Curieux.

Par acquit de conscience, il balaya le paysage et vit soudain une flamme qui sourdait du sol. Sur le coup, il pensa que sa tension le reprenait et passa les jumelles à Walker.

– Regarde par là, dit-il calmement, et dis-moi ce que tu vois ?

Walker observa le désert, chercha une seconde ou deux, tomba enfin sur la flamme et se tendit.

– Mince ! Un type qui fait du feu par ce temps !

– Ah ! Tu vois le type ?

– Non, il doit être planqué dans un coin...

– Pas du tout, Walker, personne n'est planqué nulle part. Il y a le feu dans le désert, voilà tout. Repasse-moi les jumelles.

Walker s'exécuta et Curtiss regarda de nouveau. Il resta silencieux un long moment puis déclara finalement :

– Au moins deux personnes ont disparu puisque nous sommes en présence de deux véhicules abandonnés...

– Comment sais-tu qu'ils sont abandonnés ?

– La petite Perez est passée ici vers 16 h 30 et il est maintenant 18 heures. N'essaye pas de me faire croire que des gens sains d'esprit se promènent dans le désert pendant une heure et demie sous ce soleil !

– Ils se sont peut-être égarés ?

Curtiss haussa les épaules, désigna la voiture de Schindler.

– Ce tacot ne devrait pas être là-bas. Appelle le Central en vitesse ! Il y a du louche là-dessous.

Walker remonta dans la voiture, donna son indicatif et passa le micro à Curtiss.

– Ici Curtiss. Les deux voitures sont toujours en place et il n'y a personne en vue.

– Alors, qu'est-ce que vous voulez ? rétorqua l'homme de garde d'un ton hargneux.

– Des ordres, fit prudemment Curtiss qui savait ouvrir son parapluie. Je devais simplement vérifier que tout allait bien dans le secteur et revenir au rapport.

– Si tout va bien...

– Non, justement ! Nous venons d'apercevoir un feu...

– La belle affaire !

– La flamme semble jaillir du sol spontanément, continua patiemment Curtiss, et je désirais avoir l'avis du chef avant d'entreprendre quoi que ce soit.

– OK, ne quittez pas.

Le silence s'établit sur les ondes et Walker commenta :

– Ces bureaucrates sont tous des abrutis...

¹ Petites pâtisseries remplies de crème de vanille.

Curtiss ne lui répondit pas, se retourna, jumelles aux yeux, pour observer encore le feu. On allait lui demander des détails, une description, etc., etc.

– Ici le Chef Burger, lâcha soudain le haut-parleur. Qu'est-ce que c'est cette histoire de feu, Curtiss ?

Curtiss recommença posément à débiter sa petite affaire.

Personnellement, il ne croyait pas que c'était grave. Mais il pensait que les chefs devaient *aussi* se remuer un peu, prendre des décisions, se faire du mauvais sang au lieu de se les rouler dans leur bureau climatisé. Chaque fois qu'il était devant un cas litigieux, Curtiss agissait de cette manière et le Chef Burger savait à quoi s'en tenir.

Il le laissa terminer son exposé, puis dit calmement :

– Que l'un de vous deux recherche les propriétaires des voitures. Pendant ce temps, l'autre ira voir de plus près d'où provient le feu en question. Voilà, Curtiss, exécution !

Burger coupa sèchement.

Walker ricana.

– Je t'avais prévenu, ces bureaucrates sont tous des...

– Ferme-la ! aboya Curtiss mauvais. Il va falloir qu'on se trimbale sous ce soleil d'enfer et ça ne me fait pas rigoler !

Il lorgna Walker d'un œil malin et dit :

– Tu préfères aller jusqu'au feu ou chercher les deux types ?

Walker donna tête baissée dans le panneau.

– J'aime mieux aller jusqu'au feu !

– OK, accepta Curtiss, vas-y... Moi, je m'occupe des gars.

Walker s'éloigna en vitesse et Curtiss s'assit paisiblement dans l'ombre de la voiture, à un endroit où Walker ne pouvait le voir. Non, mais ! Le Chef Burger s'imaginait peut-être qu'il allait parcourir le désert en long et en large pendant des heures à cause de deux cornichons inconscients ? Et cela à trois ans de la retraite !

Curtiss alluma une cigarette, se pencha pour regarder Walker qui progressait vaillamment dans le désert. Il avait presque atteint la voiture stoppée au bas de la dune, et il lui restait encore un bon bout de chemin à faire.

Curtiss estimait que ça ne lui faisait pas de mal. Il avait des forces en trop et, s'il rentrait crevé à la maison, sa femme pourrait dormir tranquille pour un coup !

Curtiss fuma la moitié de sa cigarette, jeta un nouveau regard vers Walker qui avait dépassé la dune. Il était loin de la route et Curtiss ne le voyait encore à l'œil nu que parce qu'il se détachait en sombre sur l'étendue jaunâtre du désert.

Curtiss sourit, s'adossa à la carrosserie de la voiture. Cela ne valait pas un bureau climatisé, mais c'était mieux que rien.

Un moment passa dans le silence le plus complet, puis un son curieux tira l'oreille de Curtiss. Cela ressemblait au hurlement lointain du coyote. En plein jour, c'était une anomalie. Curtiss se leva, regarda alentour, puis dans la direction de son collègue. Walker n'était plus qu'un petit point noir bondissant au milieu des flammes qui l'encerclaient de toutes parts.

Curtiss comprit que c'était lui qui criait. Il saisit les jumelles, les régla sur Walker et vit avec horreur qu'il flambait comme une torche. Le feu s'était étendu, et il semblait même s'être avancé à la rencontre du policier.

– Imbécile ! cria inutilement Curtiss, qu'est-ce que t'as encore fait... ?

Là-bas, Walker cessa brusquement de danser et s'effondra d'un bloc dans le brasier où il disparut.

Curtiss jura, grimpa dans la voiture, passa frénétiquement les vitesses en essayant vainement de maîtriser le tremblement qui agitait ses mains. Le moteur cala car il avait lâché trop brusquement la pédale de débrayage. Ensuite, il eut un mal fou à la remettre en marche, y parvint enfin et fonça droit vers la dune.

Là, il fut obligé de stopper car le terrain devenait mouvant. Il descendit en voltige, oubliant de couper le contact et de refermer la portière, et se mit à courir en direction du feu qui paraissait se résorber.

Au bout d'une centaine de pas, Curtiss fut à bout de souffle et un point de côté lui vrilla le flanc. Il s'immobilisa, essuya la sueur qui lui brûlait les yeux et regarda devant lui.

Walker n'était plus visible et le feu se réduisait à présent à une mince flamme unique. Elle jaillissait du sol sans un bruit, droite et claire, avec une bizarre coloration bleuâtre.

Curtiss n'y connaissait pas grand chose en feu. Néanmoins, il savait que cette coloration indiquait que la flamme chauffait terriblement, c'est-à-dire à une température extrêmement élevée. Sans quoi, elle eût été rouge...

Curtiss s'épongea le front, ferma les yeux, puis les rouvrit. Ce qu'il venait de voir était positivement incroyable mais, malgré la distance, il était sûr de ne pas avoir imaginé les hurlements de Walker, ni l'océan de flammes qui l'entourait.

Pourtant, si Walker avait brûlé, il devait bien rester quelque chose de son corps ! Un homme ne pouvait pas disparaître comme cela, sans laisser la plus petite trace...

Curtiss hésita sur la conduite à suivre, et décida en fin de compte d'avancer encore. Il ne pouvait pas appeler le Chef Burger et lui dire froidement ce qui s'était passé...

Il se remit en route, sans enthousiasme, le dos raide, avec la sensation pénible que quelqu'un l'épiait. Pourtant il n'y avait pas âme qui vive dans le secteur. Le désert s'étendait à l'infini, plat comme la main, et, à part la dune bordant la route, rien ne dépassait du sol.

Curtiss arriva à l'endroit où il pensait que Walker avait trouvé la mort. Mais comme le feu était encore à une cinquantaine de mètres, et qu'aucun débris ne jonchait le sol, il crut s'être trompé et avança d'une dizaine de pas. De là, il voyait très bien le feu. Il examina le sol à ses pieds, estima que les pierres étaient plus petites qu'ailleurs, presque réduites à l'état de graviers, comme si un marteau gigantesque les avait écrasées, ou comme si une chaleur fantastique les avait fait éclater.

Inquiet, il releva les yeux, vit que le feu s'était brusquement étendu en demi-cercle. Une flamme naquit au centre du brasier, se tortilla, s'allongea, se mit à ramper vers Curtiss en zigzaguant.

La panique s'empara du vieux policier. Il ne chercha pas à comprendre, n'attendit pas pour voir la suite. Il tourna simplement les talons et s'enfuit en courant. Soudain, une flamme se dressa à sa droite, une autre à sa gauche, et elles amorcèrent un mouvement rapide d'encercllement. C'était comme une tenaille qui se referme...

Curtiss accéléra son allure malgré le point de côté et ses poumons en feu, bondit dans le passage libre avant qu'il ne soit trop tard et sprinta de plus belle vers la dune. Il savait parfaitement qu'il jouait sa vie, et puisait dans son atroce panique des forces qu'il croyait à jamais disparues.

Toujours courant, il se retourna, s'aperçut avec horreur que les trois traînées de feu s'étaient réunies et fonçaient sur ses traces en grondant. Maintenant, c'était comme un torrent qui roulait sur les pierres à toute vitesse. Déjà, Curtiss en sentait l'effroyable chaleur. Il hurla, bondit dans un dernier élan, plongea dans la voiture et démarra comme un obus.

La voiture se rua à travers la caillasse tandis que les flammes venaient mourir sur la dune. Elle atteignit la route et s'éloigna en trombe vers Reno.

Mais, derrière le volant, le vieux Curtiss hurlait toujours...